

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Une petite île au Sud de Mindanao

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 197-202

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saluti da...

par *Giuseppe Biscossa*

Une petite île au Sud de Mindanao

Ile Sereine, le ...

Chère Jeanne,

Je t'écris d'une petite île au Sud de Mindanao, d'une île si petite que personne ne connaît son nom. J'y suis arrivé ainsi : j'ai pris l'avion à Manille pour Mindanao. On vole bas au-dessus de l'archipel des Philippines. Je t'assure que c'est un spectacle. La chaîne qui relie l'Asie à l'Océanie, ici, émerge de la mer dans une exubérance d'îlots. De Manille au Cap York, au Nord de l'Australie, d'une part, jusqu'en Indonésie de l'autre, le Pacifique n'est plus l'immense étendue d'azur que nous sommes habitués à voir sur les mappemondes : c'est une mosaïque de lacs et de terres.

Et toi, dans l'avion, tu continues à passer des flots verts des forêts aux flots marins — la Mer de Chine, la Mer des Philippines, la Mer de Sulu, la Mer des Célèbes — sans réussir à comprendre où commence l'eau et où finit la terre.

Mais il ne t'importe aucunement de le savoir. Il y a dans le cœur quelque chose de merveilleux, lorsqu'on vole de Manille vers le Sud : la sensation de s'éloigner finalement de la civilisation, de s'enfoncer vraiment dans le monde intact auquel tu as rêvé dans les livres d'aventures.

Tu vois, par le hublot du bimoteur, les signes de la présence humaine — les toits des cases, des cabanes, les filets de la fumée des flambées dans les clairières, les

sillages des bateaux sur l'eau — se faire toujours plus rares. Sait-on pourquoi ? Cela donne une sensation de légèreté, de libération. Peut-être que cela arrive aussi à d'autres. En tout cas, à moi, oui. Je venais de l'Asie où chaque geste a des racines millénaires, où chaque parole est un puits qui distille la civilisation. L'Asie, du Japon à l'Inde, est un continent où tu dois toujours penser. Aux Philippines, surtout quand tu descends de la grande ville de Manille, moderne et « technique » comme nos villes d'Occident, vers l'Equateur, tu aperçois en toi-même que le moment est venu — finalement — de sentir avec les sens, avec la fantaisie, avec toute l'âme enchantée.

Tu passes au-dessus des baies en forme d'anneaux, tapies dans les forêts, au-dessus des cratères des volcans éteints, devenus des lacs glauques. Une fois qu'on a survolé le cône parfait du volcan Mayon, qui s'élève dans le ciel directement du niveau de la mer, on se trouve dans l'archipel proprement dit. Samar, Leyte, Negros sont plus loin vers l'Ouest.

Il y a des millions d'années de lumière, un astre a dû se rencontrer avec un autre lors de sa course dans le firmament : les fragments, en traversant l'atmosphère, se chargèrent de tous les germes de la vie terrestre. Tombant dans l'océan entre le Tropique et l'Equateur, ils furent poussés par l'eau à germer grâce à une pluie semblable à celle des éruptions volcaniques qui alors faisaient bouillir les ondes. Rien de tout ceci n'est vrai, mais, quand on vole de Manille vers l'Equateur, on est porté à croire que ces essaims d'îles entre Luçon et Mindanao sont nés ainsi. Pour un peu de temps, tu cherches à les repérer sur la carte, à leur donner un nom. Puis, l'œil et l'esprit sont bouleversés par le nombre, par la myriade. Et tu renonces. Pourtant tu te divertis à les inventer, ces noms, pour ces morceaux d'étoile émergeant de la mer : l'Île de la Pêche, l'Île du Diadème... Tu en vois une avec deux lacs d'un indigo sombre qui semble presque noir : on l'appelle l'Île des Yeux Sombres.

J'ai passé une heure à inventer des noms comme cela. Avant d'atterrir sur Mindanao, j'en avais déjà trouvé trente-deux...

Puis, quand je suis arrivé à Zamboanga, la patrie des Moros, et que je suis monté à bord d'un minuscule voilier de pêche, au toit de paille, je ne me rappelais plus sur quelle île je m'étais promis d'aller. Le pêcheur moro qui m'avait pris sur son petit navire m'a regardé, attendant que je lui indique un but vers lequel faire voile. Je ne savais pas moi-même... J'ai souri, pour cacher mon embarras. Ensuite, comme pour plaisanter, je lui ai dit en italien : « Levons l'ancre vers l'île Sereine. »

Lui, à son tour, m'a souri sans comprendre, a fait un signe affirmatif de la tête, a largué la voile et nous avons pris le large vers cette île que j'avais inventée de toutes pièces, ou, peut-être, que j'avais retrouvée dans mes souvenirs d'enfance, au temps où j'aimais les histoires de pirates.

Le pêcheur de Zamboanga avait mis le timon de façon à voguer la proue tournée vers le Sud, vers les Célèbes, les Moluques, l'Equateur. Une légère brise qui descendait de Chine et se parfumait d'orchidées, passant entre les îles, nous berçait doucement.

Je demandai au pêcheur de Zamboanga combien de jours il faudrait pour rejoindre l'île Sereine et, pour essayer de lui faire comprendre ma question, je lui ouvris les doigts l'un après l'autre : un jour ? deux ? trois ? quatre ? Il sourit et, pendant environ cinq minutes, il continua à ouvrir, un à un, les doigts de sa main. A l'écouter, le voyage aurait dû continuer encore quelques mois.

Et en vérité, cela ne m'aurait vraiment pas déplu. Nous étions si bien sur le calme voilier ! La nuit venue, je me jetais sous le toit de paille et je faisais le somme le plus heureux de ma vie. Le jour, il y avait toujours quelque chose de nouveau à découvrir à l'horizon : une petite île, un récif de corail, le frétillement d'argent d'un gros poisson.

Seulement j'avais envie d'aborder sur l'île Sereine. J'avais inventé une île : je voulais voir comment elle était faite. Je voulais y vivre.

Quand nous l'atteignîmes, je dormais. La nuit était déjà profonde. Je sentis comme un chatouillement dans le dos et je me levai d'un bond, épouvanté. Je m'étais endormi sous le petit toit de paille, pensant à

certains requins, que j'avais vus quelques années auparavant, vers la Guinée et la Côte d'Ivoire, dans les mers d'Afrique, et qui filaient dans l'eau en laissant affleurer leur dorsale noire étrangement privée de sillage. La pensée des squales m'était restée dans le subconscient pendant mon sommeil. En me levant, je pensai : « Voici la dorsale qui gratte contre la coque », et déjà je m'imaginai la lutte pour capturer le tueur de l'océan.

Mais c'était au contraire la chose la plus inoffensive du monde : c'était le sable rose très doux que la lune remplissait de reflets et de palpitations comme la peau d'une créature se reposant dans la pénombre. Nous étions en train de la sillonner avec la quille plate, ce qui produisait ce grattement léger. Ce n'était pas un abordage : on était en train de battre des ailes parmi les nuages chauds qui amortissaient la descente, comme des masses de coton. Ainsi, à mon Ile Sereine, j'eus l'impression d'arriver non pas par la mer, mais par le ciel, et me laisser tomber doucement sur elle.

Et elle, dans la grande nuit équatoriale, tendait ses palmiers comme des bras amis pour accueillir notre embarcation. Ce n'était pas une île, Jeanne : c'était plutôt un élan d'affection de la création, une sensation du cosmos qui incurvait ses troncs immenses jusqu'à leur faire effleurer les flots chantonnant dans le sable.

Nous descendîmes doucement comme si nous avions eu peur de déranger un sommeil humain. Mais l'île était frémissante des voix de la nature : bruits d'ailes et gazouillements d'oiseaux parmi les branches, cris d'animaux dans la forêt, à l'intérieur de la montagne, passage du vent parmi les grandes fleurs, chant des eaux sur les pierres blanchies par la lune.

C'était un grand cœur, mais cela créait une heure de paix.

Elle ne fut pas détruite par la lumière de l'aurore.

Bien plus, la journée nous révéla de nouveaux prodiges. Nous montâmes de la petite baie où nous avions abordé, par une petite piste, à travers la luxuriance de la verdure, le long d'un cours d'eau qui descendait en cascades, et, tout à coup, nous nous trouvâmes devant un petit lac caché autour duquel la végétation faisait

une haie circulaire jusqu'à se mélanger avec son reflet immobile.

Un canoë était abandonné sur la plage. Nous y montâmes et nous nous avançâmes sur le lac, vers un tunnel végétal qui devait certainement conduire quelque part. Il conduisait à une gorge étroite sur les parois de laquelle les arbres et les lianes formaient une épaisse couverture cachant la roche, toute percée de corolles luisantes qui flamboyaient presque dans l'ombre. Le canoë allait sans bruit vers un calme grondement lointain. « Grondement » et « calme » te semblent contradictoires. Mais non. Dans cette île, la densité de la flore, ou la douceur du climat, ou encore le plus paisible battement de cœur, je ne sais pas, tout cela acquiert un admirable calme. Même le saut d'un animal à travers la forêt, même notre cri de rappel.

A un certain moment, tandis que le canoë glissait silencieusement vers ce bruit lointain, semblable à un chœur fredonnant à bouche fermée, j'ai regardé ma montre pour me convaincre que les aiguilles bougeaient encore, que le temps continuait à s'écouler dans cette grande paix.

Le temps s'écoulait et après quelques heures de navigation absorbante, nous arrivâmes là d'où venait ce bruit calme qui maintenant s'était fait plus fort.

C'était un coquillage de frondaison dans la valve de laquelle se trouvait, un peu blanche d'écume, la perle d'un autre lac plus petit. Au-dessus de lui, dans une joyeuse furie, se précipitait une cascade.

Ce fut là que nous rencontrâmes les habitants de l'île Sereine : des adolescents, garçons et filles, qui plongeaient dans l'eau et en sortaient tout ruisselants et riants.

Ils nous virent et vinrent à notre rencontre. Ils faisaient comme les petits chiens quand ils sortent de l'eau. Ils éclaboussaient tous les alentours. Ils n'avaient pas peur, ni de l'indigène venu de Zamboanga, ni de moi, blanc venu d'on ne sait quel pays lointain. Ils nous donnèrent la main et firent une ronde, chantant leurs plaintes monotones et gracieuses. Tu sais, Jeanne : c'était étrangement beau, notre jeu improvisé ! Eux,

des sauvages, et le pêcheur de Zamboanga, à demi civilisé, et moi, héritier de la glorieuse civilisation européenne ! Rien ne comptait plus, sinon le fait que nous étions tous jeunes, tous avec une grande envie de joie.

Et notre île était vraiment sereine. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la plage et restèrent là, avec moi, à attendre que le soir descende de nouveau. Ils chantaient leurs chansons pleines de joie et de mélancolie.

Comme nous étions bien, Jeanne !

Je demandai au pêcheur de l'île Mindanao, alors si lointaine : « Quand repartons-nous ? » Et je sentis au dedans de moi le regret que les aiguilles de la montre bougeassent aussi sur l'île bienheureuse, que le temps continuât à passer.

Il me répondit : « Quand se lèvera le vent du Sud. »

Et maintenant je suis ici, attendant, craignant que se lève le vent qui me poussera vers le Nord.

Quand nous serons là-haut, de nouveau à Mindanao, puis de nouveau à Manille, j'aurai le sentiment d'avoir perdu quelque chose pour toujours. Et je ne demanderai jamais au pêcheur de Zamboanga le véritable nom de l'île où il m'a conduit, parce que le vrai nom sera celui-là même que j'avais dit en l'inventant : l'île Sereine.

Maintenant, je sais que quelque part dans le monde, il y a une île comme cela : une île hors du monde et du temps, cette île d'où je t'écris, avec déjà au cœur la nostalgie du moment où je la quitterai, la nostalgie des songes matinaux, quand s'y réveille et y commence une journée qui est toujours la même.

Ton ami PINO

(Traduction des élèves de Syntaxe)